Can.
Pam.
P
Provencher, Joseph N.

(Cyr, J. E.)

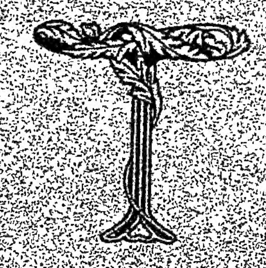
MONSEIGNEUR JOSEPH NORBERT PROVENCHER

Quelques considérations sur sa vie et son temps

PAR

J. ERNEST CYR

Ancien député du Comté de Provencher au Parlement Canadien



SAINT BONIFACE, MARS 1919



MONSEIGNEUR JOSEPH NORBERT PROVENCHER

Premier évêque de Saint Boniface.

Monseigneur Joseph Norbert Provencher

QUELQUES CONSIDERATIONS SUR SA VIE ET SON TEMPS*

M. le Président, Révérends Messieurs du Clergé, Mesdames et Messieurs.

Je n'ai pu me refuser de répondre à l'aimable invitation de votre distingué président, M. de Trémaudan, dont le patriotique intérêt à la cause française ne s'est jamais démenti.

Votre nom si suggestif, "Le Canada," est par lui-même tout un programme, car, si j'ai bien compris le but que vous poursuivez, votre mission est de travailler à la diffusion de notre belle langue et, conséquemment, à la glorification de notre patrie, le Canada. Cette mission est noble et grande et mérite, certes, l'encouragement des populations françaises qui vivent à l'Ouest du Lac Supérieur. C'est donc pour apporter mon humble collaboration à cette oeuvre si belle, que je me suis hasardé ce soir, malgré les sentiments que j'éprouve de ne pas être à la hauteur de la tâche que je me suis imposée, à venir vous entretenir pendant quelques instants de la vie de Mgr Provencher, premier évêque de Saint-Boniface.

A la vue d'un auditoire aussi distingué et, habitués que vous êtes, mesdames et messieurs, aux belles et intéressantes conférences que vous avez eu la bonne fortune d'entendre et d'applaudir dans le passé, je sens le besoin de faire appel à toute votre bienveillance.

La France, a dit l'historien anglais Gibbon, a été faite lambeau par lambeau de la main de ses évêques, comme les cellules et le miel d'une ruche sont faits par les abeilles. Ces paroles ne semblent-elles pas s'appliquer d'une manière toute particulière à l'humble rejeton de la France, sur cette terre du Manitoba, si jeune encore, mais si féconde par les vertus et le dévouement des grands prélats qui y ont fait briller avec tant d'éclat le nom de notre race? En traitant ce sujet qui pourrait sembler pour quelques-uns, peut-être, plus appro-

*Conférence donnée au Club "Le Canada" à Winnipeg, le dimanche 2 mars 1919.

prié à la chaire, je dois dire immédiatement que je n'ai pas d'apologie à faire. Je suis de ceux qui croient que le patriotisme s'élève et s'annoblit lorsque ses racines s'alimentent aux sources fécondes de la foi.

Mgr Provencher fut non seulement un grand apôtre, mais il fut aussi un grand Canadien. C'est à ces deux titres qu'il nous offre de grandes et salutaires leçons. Sa vie, publiée en 1889 par M. l'abbé George Dugas, l'excellent auteur de plusieurs ouvrages sur le Nord-Ouest, m'a fourni de précieux renseignements; ce qui m'a permis, en y ajoutant quelques considérations, de la résumer dans le cadre restreint d'une conférence.

Au mois de juillet dernier, nous fêtions le centième anniversaire de l'arrivée de Mgr Provencher à la Rivière Rouge. Les circonstances difficiles que nous traversions alors, la guerre déchaînée à travers le monde, le sol de la vieille France, notre mère-patrie, envahi par les Huns modernes et tremblant encore sous le choc meurtrier des armées, ont eu, nous ne le savons que trop hélas! leur répercussion sur la terre canadienne. Pour ces raisons, les fêtes du centenaire ont été toutes religieuses. D'ailleurs, ne convenait-il pas que l'humble missionnaire d'il y a un siècle, devenu le premier évêque de la Rivière Rouge, eût son apothéose dans cette cathédrale de Saint-Boniface, église-mère, dont il fut le fondateur? C'est pourquoi, à titre de Canadien-français, j'ai cru devoir faire ce soir quelques considérations sur cette vie, dépensée au service de Dieu, dans l'apostolat, et à la glorification de la patrie canadienne en développant dans la jeune colonie le culte de la langue et des vieilles traditions qu'il enracinait au sol manitobain il y a un siècle.

Loin de moi la prétention de pouvoir rendre justice au sujet que je me propose de traiter, mais si je puis de la moindre manière aviver dans vos coeurs la reconnaissance que nous devons à ce pionnier de la foi et de notre race dans nos lointaines régions du Nord-Ouest, je serai amplement compensé de mes peines.

Mgr Joseph Norbert Provencher naquit à Nicolet, le 12 février 1787. Il était issu d'une de ces familles, si nombreuses au Canada, qui se réclament d'ancêtres venus de l'austère Bretagne et de la planturese Normandie, dont les souches se sont greffées et développées si miraculeusement sur le continent de l'Amérique du Nord, et où se retrouvent aujourd'hui, avec une surabondance étonnante, toutes les caractéristiques de ces vieilles provinces françaises.

En effet, la foi du Breton et la ténacité du Normand, implantées sur les rives du St.-Laurent, ont été les éléments qui ont formé et constituent l'âme canadienne-française. Le jeune Provencher puisa

au foyer paternel, dans une atmosphère de vertus et d'esprit chrétien, la souplesse et l'indomptable énergie de la race, dont il devait plus tard buriner le nom aux fastes de l'histoire de l'Eglise dans l'Ouest canadien. Ayant comme le pressentiment de l'avenir, ses parents, peu favorisés par la fortune, eurent le rare bonheur de rencontrer un parent, oncle du jeune homme, qui se chargea de son éducation. L'esprit de famille, si rare de nos jours, fleurissait alors dans tous les foyers. L'égoïsme dont les tendances semblent aujourd'hui isoler les membres d'une même famille, n'avait pas cette emprise sur les individus et sur la société. Si l'éducation était moins répandue, il restait les vieilles traditions ancestrales, avec l'amour et l'attachement à la terre. La solidarité des familles canadiennes s'épanouissait sous l'égide de la charité chrétienne. Le jeune Provencher fut donc confié aux excellents maîtres qui dirigeaient alors le séminaire de Nicolet.

Mesdames et Messieurs, a-t-on réfléchi quelque fois à tout ce qu'il a fallu dans ces temps difficiles de dévouement et d'esprit d'abnégation aux fondateurs de ces collèges classiques et séminaires, foyers de science et de vertus, d'où est sorti cette pléïade d'hommes qui ont jeté un lustre sur notre race, soit dans l'apostolat, la politique ou la magistrature? Le jeune Provencher fut un élève studieux et surtout d'une grande piété. En même temps que se développaient ses forces physiques, ses facultés intellectuelles prenaient un essor qui devait en faire une intelligence d'élite. A sa sortie du séminaire, imbu des vertus familiales, nourri aux sources de la science, l'âme remplie d'aspirations ardentes vers le sacerdoce, représentons-nous le jeune lévite, debout sur le seuil béni de Nicolet, les yeux tournés vers les pays mystérieux du Nord-Ouest et, comme enveloppé dans une vision mesurant l'étape à parcourir pour répondre aux appels de la vocation.

Il savait que le sacerdoce est une milice, où les soldats mesurent les degrés de gloire par les degrés d'humiliation, comptent le nombre de leurs richesses par celui de leurs souffrances, et celui de leurs bonheurs par celui de leurs sacrifices. Ordonné prêtre le 21 décembre 1811, il fut nommé vicaire à Québec, puis à Vaudreuil, où il passa une année. En 1813 son évêque lui confia le vicariat de Deschambeault en même temps qu'il administrait la paroisse de Grondines. Il fut ensuite curé de la Pointe Claire, près de Montréal, et enfin, en 1816, il fut nommé curé de l'importante et riche paroisse de Kamouraska. C'est alors que Mgr Plessis, sollicité pàr Lord Selkirk et pressé par son zèle personnel, envoyait M. Tabeau, curé de Boucherville, dans le Nord-Ouest, pour se renseigner sur la possibilité et les moyens d'y établir une mission permanente. Le rapport que fit cet

envoyé ne fut guère favorable à ce projet. Les compagnies rivales du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, aux prises pour le monopole de la traite des fourrures, se faisaient alors une guerre sans merci, et le pays semblait peu favorable à la fondation d'une mission. Mieux valait, disait M. Tabeau, visiter chaque année les postes fréquentés par les voyageurs canadiens et attendre que la paix fut rétablie dans la région avant d'y établir des missionnaires.

Mgr Plessis, brûlant d'un zèle ardent pour la conquête des âmes, ne devait pas reculer devant ces objections et, après avoir reçu l'encouragement des notabilités du Canada et des habitants du Nord-Ouest, il s'adressa au curé de Kamouraska. Ce dernier accepta cette mission providentielle, sans réserve. Son âme d'apôtre lui disait que la vocation des races chrétiennes est de répandre la vérité, d'éclairer les nations moins avancées vers Dieu, de leur porter, au prix du travail et au hasard de la mort, les biens éternels, la foi, la justice, la civilisation. Mesdames et messieurs, ne semble-t-il pas que Mgr Provencher était prédestiné à devenir le premier évêque de la Rivière Rouge? Les faits qui entourèrent son envoi en sont une preuve manifeste.

La démarche de Lord Selkirk, anglais et protestant, demandant à l'évêque de Québec l'envoi d'un missionnaire catholique à la Rivière Rouge, ne semble-t-il pas étrange pour nous qui vivons, hélas! dans un autre temps, et il faut bien l'avouer, ne rencontrons guère d'esprit de justice et de respect à la foi jurée chez ceux qui gouvernent aujourd'hui ce pays? Mais il ne faut pas oublier que les intérêts commerciaux de la grande compagnie de fourrures était un motif assez puissant pour la porter à faire appel aux missionnaires et, partant, à l'Eglise catholique, de venir établir, dans cette colonie, le règne de la paix et de la concorde. Etrange retour des choses, c'est ici même, où aborda le frêle canot portant le robuste apôtre, que se font entendre aujourd'hui les clameurs contre la foi et la langue du missionnaire catholique et français que le noble lord anglais appelait à la rescousse, il y a un siècle. Mais aussi certain que l'avenir appartient à Dieu, ces appels faits à l'Eglise se répèteront sous d'autres formes. Sera-ce dans cinquante ans, ou un siècle? Dieu seul peut en fixer l'époque. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que la France, qui a toujours été à l'avant-garde de la civilisation dans le monde, a jeté sur cette terre du Canada un germe de foi et d'amour pour la liberté et la justice que des lois iniques et spoliatrices ne pourront jamais arracher de l'âme et du coeur de notre race, son héritière sur ce continent.

Ce fut donc le 19 mai 1818 que Mgr Provencher, accompagné d'une jeune vicaire de Québec, M. Dumoulin, et d'un séminariste M. Edge, s'embarqua, après avoir fait de touchants adieux à son évêque et aux lieux où s'étaient écoulées les années heureuses de sa jeunesse. Il n'avait alors que 31 ans. Les voyageurs suivirent la seule route alors practicable, celle des grands lacs, avec tous les inconvénients des longs portages. Ils avaient à parcourir une distance de 1600 milles, avant d'atteindre le but de leur voyage. On comprendra ce qu'il a fallu d'héroïsme et de grandeur d'âme à ces soldats du Christ marchant à la conquête des âmes. Après deux mois de navigation, leurs embarcations parvenaient, à travers le cours sinueux de la Rivière Rouge, au Fort Douglas, terme de leur long et pénible voyage. C'était le 16 juillet 1818, date à jamais mémorable dans les annales de l'Eglise dans l'Ouest Canadien.

Quel sourire de satisfaction ne dut pas effleurer les lèvres des hardis voyageurs, en contemplant, pour la première fois, le vaste champ où devait s'exercer leur apostolat! Toute la colonie, hommes, femmes et enfants, avides de contempler ces hommes de Dieu, qu'ils voyaient pour la première fois, et que, dans leur langage imagé, les sauvages infidèles appelaient les robes noires, assistaient à leur débarquement. On s'imagine quels sentiments durent éprouver les anciens Canadiens, ces hardis coureurs des bois, qui depuis de longues années avaient quitté la terre natale, sevrés des douces consolations de la religion, que venaient leur apporter les missionnaires. La vie rude et aventureuse du trappeur, les chasses émouvantes du buffle sauvage, lorsque leurs rapides coursiers, libres encore de tout servage, volaient à travers la prairie sans bornes, avaient trempé ces fortes natures sans altérer les caractères de leur origine. Les anciens Canadiens, à la vue des prêtres, sentirent renaître en eux tous les souvenirs qui les rattachaient à la terre natale. Au milieu de leur vie nomade et si mouvementée, ils avaient conservé la foi et l'amour de la patrie. Le doux parler de France, ce verbe civilisateur, vibrait sur les bords de la Rivière Rouge et, merveilleux échange avec les dialectes des différentes tribus sauvages, il amenait graduellement ces dernières à la foi et à la civilisation.

On comprendra facilement que ce dut être sous l'empire d'une bien vive émotion que M. Provencher invita les mères de famille à présenter, dès le lendemain de son arrivée, leurs enfants qui avaient moins de six ans, afin de leur conférer les grâces du baptême. Déjà, l'oeuvre de régénération commençait. Quel moment de solennelle grandeur que celui de ce premier sermon! C'était le début de cette epopée qui devait couvrir un siècle de dévouement et de sacrifices à

la cause religieuse et nationale. Le fort Douglas était situé sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la gare du chemin de fer "Pacifique Canadien," à Winnipeg. Le dimanche, 19 juillet, la première messe fut célébrée dans une chapelle temporaire, aménagée et décorée pour cette circonstance solennelle. Pour la première fois, le Dieu des forts descendait sur cette terre manitobaine, sur un bien modeste autel, entre les quatre murs d'une maison en bois équarri. C'était la semence divine du grain de sénevé, qui devait se dévelloper si prodigieusement, que ses innombrables rameaux s'étendraient jusqu'à la Baie d'Hudson, territoire considéré alors presque inhabitable. Les colons durent construire immédiatement une habitation pour les missionnaires. Malgré la rareté du bois propice à la construction, ainsi que le manque presque total d'autres matériaux, on procéda à l'érection d'une chapelle, afin de pouvoir réunir tous les fidèles. La colonie se ressentait encore des troubles des années précédentes, causés par la rivalté des deux puissantes compagnies de fourrures. La pauvreté et le dénument le plus complet régnaient partout. Les seuls aliments que l'on pût se procurer étaient la viande de bison, séchée au soleil, et du poisson cuit à l'eau.

La distance et les moyens de communication rendaient impossible l'importation des grains de semence dans le pays. Ajoutée à tous ces désavantages, une nuée de sauterelles s'abattit sur la colonie le 3 août et détruisit la récolte en quelques instants. Après des difficultés inouïes, les deux missionnaires, aidés de quelques indigènes, construisirent eux-mêmes leur logement. Les offices de la Toussaint furent célébrés dans la nouvelle construction et M. Provencher put annoncer à l'évêque son installation définitive. "J'ai mis logeables, écrivait-il, vingt pieds de la maison que nous avons faite à Saint-Boniface; en partageant cette partie en deux, j'ai une petite chambre et une chapelle." En 1819 les sauterelles dévastèrent de nouveau la colonie et la désolation régnait partout. Heureusement, M. Provencher était doué d'une âme d'apôtre, en même temps que d'un sens des affaires temporelles peu ordinaire. Sa sollicitude et ses sages conseils prévalurent chez les colons, qui menaçaient d'abandonner le pays. En 1820 il reçut deux auxiliaires, ce qui lui permit d'entreprendre un voyage dans le Bas-Canada, afin de rendre compte à Mgr Plessis de l'état de sa mission. Il eut alors à subir les critiques et les préjugés qui semblaient prévaloir dans certains milieux contre l'établissement de la mission. Le modeste missionnaire, tout rempli de zèle pour le salut des âmes, laissa gronder la tempête, qui devait d'ailleurs bientôt se dissiper. Laissons-le lui-même raconter l'état

de dénûment dans lequel il se trouvait, à son arrivée à Montréal, le 17 septembre: "Quand j'arrivai à Montréal, dit-il, je n'avais plus rien ni argent ni habits convenables pour paraître en public. Je fus obligé d'emprunter quelques piastres pour m'acheter une soutane, des souliers et un chapeau. En attendant ces trois articles, il me fallut rester enfermé au logis, tant se trouvaient en mauvais état ceux qu'ils devaient remplacer."

Quelle sublime grandeur dans ces simples lignes! Ne témoignent-elles pas éloquemment de la foi que ces pionniers évangélisateurs implantèrent ici il y a un siècle? Ne sont-elles pas marquées du sceau du divin fondateur de l'Eglise qui, pieds nus, parcourait les bourgades de la Judée, enseignant aux populations accourrues sur ses pas que la voie du sacrifice seule peut conduire au salut éternel?

M. Provencher était loin de s'attendre qu'à la première visite faite à son évêque, celui-ci lui remettrait ses bulles. Dans son humilité, il sentait combien serait lourd le fardeau de l'épiscopat. Brisé à l'école du sacrifice, ayant pendant les deux années passées à la Rivière Rouge broyé, pour ainsi dire, sa grande âme à toutes les souffrances, il remit à Mgr Plessis, sans l'ouvrir, la lettre du Pape contenant ses bulles, en le suppliant de lui accorder du temps avant de prononcer son "fiat." Se rendant à son désir, Mgr Plessis le nomma curé d'Yamachiche. Pendant les deux années qu'il occupa cette charge, il se prépara par l'étude et la prière à recevoir cette haute dignité d'évêque, dont l'apostolat devait être si fécond.

Dans l'intervalle, les deux grandes compagnies rivales du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson se fusionnaient sous le nom de Compagnie de la Baie d'Hudson. Cet événement fut la cause d'une grande joie pour le futur évêque qui, dans ses premières années de mission, avait dû, en maintes occasions, intervenir pour maintenir la paix au sein de la colonie. La cérémonie du sacre eut lieu le 12 mai 1822, dans l'église paroissiale des Trois-Rivières. L'évêque consécrateur fut Mgr Plessis, assisté de Mgr Panet, coadjuteur de Québec, et de Mgr Lartigue, auxiliaire de Montréal. Le premier juin, Mgr Provencher quitta pour la seconde fois son pays natal, et le 7 août 1822, il fit son entrée solennelle à Saint-Boniface. Les colons, heureux de son retour, étaient accourus pour le saluer et recevoir sa bénédiction. Une ère nouvelle allait s'ouvrir pour la colonie. Ce pays qui jusqu'alors n'avait offert que le spectacle de la division, de la haine et de la vengeance, voyait tout à coup l'union régner entre ses habitants, sans distinction de croyances ni de races.

Les exhortations de Mgr Provencher, non moins que ses exemples, amenèrent ce résultat. Aussi, l'évêque était-il vénéré des protestants presque autant que des catholiques. Plus d'une fois, des anglicans et des méthodistes se recommandèrent à ses prières. L'un d'entre eux lui demanda même un jour de célébrer deux messes pour attirer sur sa famille et ses travaux la bénédiction du Ciel. Autres temps, autres moeurs!

A l'arrivée des missionnaires, la population, habituée à la vie nomade des prairies, était ignorante et avait des moeurs se rapprochant de celle des sauvages. Les idées d'art de métier et d'agriculture lui étaient inconnues. Mgr Provencher eut donc à façonner, pour ainsi dire, cette population, et la rendre apte aux travaux de l'agriculture. Il n'hésita pas à se mettre à la tâche et, spectacle bien réconfortant pour les colons, les mains consacrées par l'onction sainte, prirent les manchons de la charrue. Cet évêque-laboureur ne nous offre-t-il pas un témoignage éclatant de la grandeur et de la noblesse de l'agriculture? A l'exemple de l'auguste charpentier de Nazareth, il annoblissait et sanctifiait le travail manuel.

Pendant que par la prédication et l'eau sainte du baptême il engerbait les âmes pour les greniers célestes, il creusait lui-même les sillons, où devait germer le froment nécessaire à sa subsistance. Mesdames et Messieurs, quelle grande et sublime leçon pour ceux de nos compatriotes qui, de nos jours, abandonnent la campagne, désertent la terre que des générations d'ancêtres ont arrosée et fertilisée de sueurs. Attirés et comme éblouis par les mirages trompeurs de la vie des villes, ils oublient que le travail agricole est celui de l'état normal de l'homme ici-bas. Ah! s'ils songeaient combien sont heureux ceux qui vivent à la campagne, au sein de la grande nature, car elle seule conserve l'éternelle beauté et donne les plus pures joies, parce qu'elles n'ont aucun arrière-goût d'amertume! "Le labourage et le pastourage, disait le grand ministre Sully, voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vrayes mines du Pérou."

Ces paroles ne s'appliquent-elles pas à notre cher Canada, dont les ressources agricoles sont inépuisables? Dans nos seules vastes prairies de l'Ouest, nous pouvons nourrir cent millions d'habitants. Oui, Mesdames et Messieurs, la prospérité et l'avenir de notre race se trouvent dans la culture et les pâturages de notre riche territoire. Puissions-nous comprendre cette vérité importante et ne la jamais perdre de vue, si nous voulons accomplir les grandes destinées que nous réserve la Providence!

Après avoir payé généreusement de sa personne en enseignant aux colons les moyens d'extraire du sol les choses nécessaires à la vie

du corps, il infusait dans l'âme des petits enfants les éléments de la religion. C'est ainsi que, vivant dans une atmosphère tout imprégnée de foi, la première école fut pour eux le gage assuré d'une saine et solide éducation. C'était le premier pas vers le collège classique qu'il devait ériger plus tard. Mais les épreuves que devaient subir l'héroïque missionnaire n'étaient pas finies. L'inondation au printemps de 1826 faillit détruire la colonie, la moitié des habitations furent détruites et emportées par les vagues furieuses. Avec les quelques colons qui lui restaient, deux cent cinquante ayant émigré aux Etats-Unis, il entreprit l'oeuvre pénible de la reconstruction.

Après avoir construit un évêché, il fît en 1830 un voyage au Canada. Il y recueillit des secours pour élever une cathédrale en pierre et ramena un auxiliaire précieux, M. Belcourt, qui apprit la langue des sauvages et fonda des missions chez eux. Faute d'ouvriers, la construction de l'église n'avançait guère. On le vit transporter la pierre et le mortier. Comme sa force était herculéenne, il soulevait des poids très lourds. Souvent, il disait aux manoeuvres en leur désignant un brancard pesamment chargé de pierres: "Prenez un bout à vous deux, je porterai l'autre." Mesdames et Messieurs, je disais au commencement de cette courte étude que Mgr Provencher était prédestiné à devenir le premier évêque de Saint-Boniface; je ne crois pas m'être trompé. Jamais apôtre ne fut mieux doué, sous tous les rapports, pour accomplir la rude mission qui lui fut confiée. Le manque de missionnaires et de ressources pécuniaires l'obligèrent à entreprendre un voyage au Canada et en Europe. Il s'embarqua à New-York le premier décembre 1835. Le 22 février suivant il était à Rome. Chargé d'obtenir l'érection de l'évêché de Montréal, il composa un mémoire si concluant que la Congrégation de la Propagande et le Souverain Pontife décidèrent la création immédiate de cet évêché, dont le premier titulaire fut Mgr Lartigue. Il se trouvait à Rome pendant la Semaine Sainte. Le jour de Pâques, il assista à la messe célébrée par le Pape dans la basilique de Saint-Pierre. Il fut vivement impressionné par la grandeur et la magnificence du spectacle.

Le Pape le reçut plusieurs fois en audience privée et lui fit cadeau d'un calice d'argent doré. "Il n'est pas béni, lui dit-il, mais vous, vous pouvez le bénir.—Très Saint Père, répondit le prélat, ce serait augmenter de beaucoup le prix de votre don si Votre Sainteté avait la bonté de le bénir elle-même.—Eh! bien, reprit le Pape, je le bénirai demain." Grégoire XVI avait été surpris de l'air majestueux et bon, non moins que de la taille élevée de Mgr Provencher. Il disait à son entourage: "Je n'ai jamais vu un si bel évêque." Un jour, à l'hôtel

de Londres où Mgr Provencher était descendu, un Anglais ne pouvant se lasser de contempler sa haute stature et son air de distinction, le fixa pendant plus d'une demi-heure, puis il lui dit: "Excusez-moi, mylord, si je vous regarde ainsi, mais de ma vie je n'ai vu un plus bel homme que vous!" L'évêque se contenta de dire en souriant à son compagnon: "Quel homme excentrique que cet Anglais!" Cette interpellation du fils d'Albion était bien caractéristique de sa race. Cette admission, de sa part, qu'une telle supériorité pouvait exister en dehors de l'Angleterre était, il faut bien l'admettre, des plus étonnantes. Il faut dire que celui qui était l'objet de ce compliment mesurait six pieds et quatre pouces de taille. De retour au Canada, il eut la joie d'introniser Mgr Lartigue sur son siège de Montréal, le 8 septembre 1836; il prononça à cette occasion un éloquent discours. Au printemps de l'année 1837, il reprit la route de la Rivière Rouge.

Malgré la pénurie des moyens à sa disposition, les missions éloignées étaient plus que jamais l'objet de ses plus tendres sollicitudes. En 1838, il envoya M. Belcourt fonder la mission de Fort Francis, sur les bords du Lac la Pluie. M. Poiré, ordonné prêtre à St Boniface en 1832, fut chargé de celle de la Baie Saint-Paul, sur la Rivière Assiniboine. Toutes ces missions, établies au prix des plus grands sacrifices, furent les jalons qui devaient plus tard former ce groupe si important de nos paroisses françaises dans l'Ouest. On ne peut oublier que la paroisse fut le berceau où naquit et se développa si providentiellement notre race. C'est là que, groupés autour du clocher, nous nous sommes retrempés aux jours les plus sombres de notre histoire. Forteresse inexpugnable, gardienne vigilante de notre foi et de notre langue, la paroisse canadienne fut aux premiers jours de notre vie nationale, comme elle le sera d'ailleurs toujours, la sauvegarde de nos institutions et le foyer qui alimentera et vivifiera nos plus chères et nos plus légitimes aspirations. Messieurs Blanchet et Demers—deux recrues que Mgr Provencher avait choisies lui-même pour les missions de la Colombie, et deux futurs évêques—allèrent prêcher l'évangile au-dela des Montagnes Rocheuses.

Au comble de ses voeux l'évêque s'écriait: "Terres de la Colombie, vous allez donc enfin retentir des louanges du Saint Nom de Jésus, la croix va s'élever de rive en rive sur un espace de mille lieues que vont parcourir ces deux apôtres pour arriver à leur destination, et la parole de Celui qui a dit que ce signe adorable attirerait à Lui tous les hommes, va se vérifier à l'égard des pauvres tribus errantes vers lesquelles ils sont envoyés." Mesdames et Messieurs, ce chant d'allégresse ne vous fait-il pas pénétrer, jusqu'aux fibres les plus intimes, cette âme d'apôtre? Ne vous semble-t-il pas

entendre la voix de ce nouveau précurseur, clamant à travers les déserts du Nord-Ouest, l'avènement du Christ Rédempteur? Que de fois dans les longues nuits de nos hivers hyperboréens, guidé par la clarté resplendissante des aurores boréales, ces lumineux flambeaux que le Créateur suspend dans l'espace, l'humble missionnaire, portant, sur sa poitrine, le dépôt sacré, n'a-t-il pas pénétré dans les wigwams enfumés des pauvres tribus sauvages!

Le Fort des Prairies, aujourd'hui Edmonton, le plus important des postes de l'Ouest, établi sur la Saskatchewan, demandait depuis longtemps un prêtre. En 1842, il envoya dans cette région M. Thibault, qui connaissait les langues crise et sauteuse. Cet intrépide apôtre, à travers tous les dangers, exposé à la mort, dans ces plaines immenses sillonnées par les tribus barbares, parvint enfin à sa destination, après un voyage de six mois. Après bien des démarches et des sollicitations pour obtenir des religieuses à qui confier l'éducation des jeunes filles, Mgr Provencher eût le bonheur, en 1843, de saluer l'arrivée des Soeurs Grises à la Rivière Rouge. Ces vaillantes religieuses, dont les nombreuses missions s'étendent aujourd'hui jusqu'aux plages glacées du fleuve MacKenzie, furent les premières religieuses éducatrices dans le pays. Outre les langues française et anglaise, elles enseignèrent aussi les beaux-arts, la musique et le dessin. La haute éducation qu'y reçurent leurs élèves eut un effet merveilleux sur les moeurs et les coutumes de ces populations qui avaient vécu si longtemps dans l'ignorance. L'oéuvre du collège qu'il avait commencée dès les débuts de son apostolat se développait lentement faute de professeurs. Après de longues attentes et après avoir sollicité inutilement l'envoi de prêtres séculiers ou religieux, il se décida à faire un nouveau voyage au Canada et en France, où il eût la joie de voir l'union établie entre l'oeuvre de la Propagation da la Foi de Lyon et celle de Québec et de Montréal. On lui accorda une allocation de 30,000 francs pour ses missions. Au Canada il recruta deux sujets d'élite, MM. Laflèche et Bourassa, le premier devenu plus tard évêque des Trois-Rivières.

Revenu à Saint-Boniface le 31 mai 1844—c'était son quatrième et dernier voyage au Canada—Mgr Provencher eût la consolation, le 25 août 1845, de voir sa demande de l'année précédente exaucée. Ce jour-là, qui marque une date importante dans l'histoire du Nord-Ouest, arrivèrent à Saint-Boniface les deux premiers fils de Mgr de Mazenod, l'illustre fondateur de l'Ordre des Oblats: le R. P. Aubert et le frère Taché.

"Si, dit l'auteur de la vie de Mgr Provencher, le digne évêque de Saint-Boniface avait pu lire dans l'avenir, et voir à ce moment

les hauts desseins que la Divine Providence formait sur le frère Taché, ce jeune et timide religieux qui venait demander humblement sa part de labeurs dans la vigne du Seigneur, il eût dès lors entonné un double chant de reconnaissance pour bénir le Dieu bon qui, dans ce même jour, accomplissait le dernier de ses voeux, celui de voir son successeur avant de mourir.''

A l'arrivée du jeune sous-diacre portant encore les traits d'un adolescent, Mgr Provencher fut quelque peu désappointé; il attendait des ouvriers prêts à se mettre à l'ouvrage, il eût préféré voir arriver un prêtre, cependant il ne fût pas longtemps sans s'apercevoir qu'il possédait un sujet distingué doué de rares talents et de qualités admirables. Il écrivît à Mgr Bourget, évêque de Montréal, et le remercia de la peine qu'il s'était donnée pour lui aider à obtenir les Oblats.

L'éloge de ces religieux n'est plus à faire. Ils ont imprimé en caractères indélébiles le nom de leur institut des rives de l'Atlantique jusqu'au Pacifique, que dis-je jusqu'au pays des Esquimaux. Leurs courses apostoliques à travers ces immenses plaines plus étendues que toute l'Europe, tiennent du prodige. Plusieurs de ces nobles fils ont, dans une dernière et suprême lutte, versé leur sang pour la cause de l'évangélisation.

En 1846 M. Laflèche et le Père Taché eurent pour champ de leurs travaux apostoliques l'Ile à la Crosse et le Lac des Esclaves, le Père Aubert, le Lac Winnipeg, et M. Belcourt accompagnait les chasseurs à la prairie. Dans cette même année une épidémie se déclara dans la colonie et jeta l'épouvante dans tous les coeurs.

La récolte ayant fait défaut, il s'ensuivit une grande disette. Il fut question à cette même époque d'ériger le vicariat de la Rivière Rouge en province ecclésiastique. Mgr Provencher s'y opposa fortement. Il écrivit à Rome et au Canada: ''Je n'entre pas dans les vues de ceux qui ont proposé de partager mon vicariat. Il ne suffit pas de regarder sur une carte son immense étendue; il y a bien du terrain pour faire vingt évêchés et plus; mais dans ce pays il n'y a pas une seule ville, bourgade ou village quelconque. Il n'y a que les postes de traite de la compagnie, où se trouvent seulement quelques hommes pour la traite. Qu'érigera-t-on en évêché? Toute la population du pays est sauvage; je serais bien en peine de vous proposer des titulaires canadiens pour ces postes futurs.''

Au jugement de Mgr Provencher il y avait pour le moment une question plus pressante que celle de son vicariat. Il craignait de mourir sans coadjuteur, et de laisser par là un sujet de grave embarras pour les missions naissantes. Celui que je voudrais avoir pour

coadjuteur, écrivait-il, est M. Leflèche. Il a vingt neuf ans, il en aurait tout près de trente quand tout serait réglé.''

Une infirmité survenue à M. Laflèche l'empêcha d'accepter les bulles demandées pour lui en 1848. Mgr Provencher dût chercher un autre sujet. ''Mon opinion, comme celle du Père Aubert, écrivit-il, est que cette charge doit retomber sur le Père Taché. Il connaît le pays, les missions, les langues; il est fort et robuste.'' Ce choix d'un religieux comme coadjuteur de Mgr Provencher était providentiel.

Mgr de Mazenod donna son consentement et voulut consacrer lui-même Mgr Taché en promettant d'envoyer encore des Oblats dans le Nord-Ouest. Tandis que Mgr Taché allait recevoir en France la consécration épiscopale, une inondation semblable à celle de 1826 ruinait Saint-Boniface et les environs. Mgr Provencher écrivait à l'évêque de Montréal, le 6 juin 1852:

''L'inondation a entraîné les maisons, les granges, les étables, les clôtures, les ponts. . . Il y avait cinq pieds d'eau autour de ma maison; encore deux pouces de plus et elle était sur le plancher. Je ne suis pas sorti; mais j'étais comme sur un vaisseau en pleine mer: j'entendais jour et nuit des vagues poussées par des vents furieux battre les murs de ma maison, comme je les ai entendues dans mes voyages d'outre-mer. L'eau a monté jusqu'au 20 mai. Les gens et les troupeaux s'étaient refugiés au loin dans les prairies; personne n'a péri. . . L'église et ma maison ont servi de hangars publics, toutes les autres maisons étaient en danger d'être emportées. . . . L'eau a causé infiniment plus de dommages qu'en 1826, parce que la population est plus nombreuse. Quelle triste perspective pour l'année prochaine!''

La famine devint générale et le prélat, dont la grande âme était restée inébranlable sous le poids des souffrances personnelles, se fît quêteur pour venir en aide à ses diocésains. Mgr Taché, revenu de Rome, au mois de juin de cette terrible année, avait apporté un peu de baume à sa douleur. Il était heureux de se sentir revivre en la personne du jeune évêque. Celui-ci séjourna peu de temps à Saint-Boniface, sa présence étant nécessaire à l'Ile à la Crosse. En faisant ses adieux à son coadjuteur, le vieil évêque avait eu le pressentiment de sa fin prochaine. Comme Mgr Taché s'était agenouillé devant lui pour lui demander sa bénédiction, il lui dit: ''Il n'est pas d'usage qu'un évêque en bénisse un autre, mais comme je vais mourir bientôt et que je ne vous reverrai plus, je vous bénis encore une fois ici-bas, en attendant que je vous embrasse au ciel.''

Ses pressentiments n'étaient que trop fondés. Une maladie qui le minait depuis quelque temps le terrassa, et il remit son âme à Dieu le 7 juin 1853.

Cette mort jeta la consternation dans la colonie. Celui qui pendant 35 années de vie laborieuse avait présidé au bien être spirituel et matériel de ces populations, laissait un vide bien difficile à remplir. Mais la Providence allait faire germer sur cette tombe des pousses vigoureuses, destinées à jeter un lustre éclatant sur la jeune église de Saint-Boniface.

Mesdames et Messieurs, trois générations d'archevêques se sont succédées sur le siège archiépiscopale de Saint-Boniface depuis le jour où Mgr Provencher plantait la croix et déployait l'étendard de la civilisation dans ces pays déserts. Quelle merveilleuse transformation s'est opérée depuis! Nos vastes prairies, où naguère le bison régnait en souverain, se sont couvertes d'ilôts humains; nos plaines incultes se sont changées en une mer de blonds épis dont le surplus nourrit le vieux monde épuisé. Des villes nombreuses et prospères ont surgi comme par enchantement.

D'innombrables voies ferrées sillonnent l'espace en tous sens et les voyageurs emportés par de puissantes locomotives traversent les énormes Montagnes Rocheuses et s'en vont dévalant de l'autre côté vers les cités paisibles et heureuses qui bordent le grand Océan Pacifique. Aux lieux mêmes où débarqua l'héroïque évêque missionnaire grandit une cité moderne, sans égale par sa richesse et ses monuments.

Saint-Boniface, la bourgade de 1818, est devenue, elle aussi, une cité qui, si elle n'a pas les splendeurs de son orgueilleuse voisine, n'en offre pas moins un cachet de grandeur qui ne le cède aucunement à sa rivale. Ses monuments religieux, qui dressent de tous côtés leurs flèches vers le ciel, témoignent éloquemment de la foi de sa population, en même temps que du génie des vaillants évêques qui se sont succédés sur le siège archiépiscopal de Saint-Boniface.

Nos maisons d'éducation, collège classique, séminaire, juniorat et pensionnats ne le cèdent à aucunes, tant par leur beauté architecturale que par la haute éducation qu'y reçoit la jeunesse. Un hôpital général des plus modernes, où la science médicale, dans une noble émulation avec les saintes filles de la vénérable Mère d'Youville, pourvoit au soulagement des souffrances morales et physiques. D'après des témoignages non équivoques, cet imposant édifice ferait l'orgueil de villes plus opulentes. Enfin des orphelinats et refuges pour les vieillards offrent un asile aux déshérités de la fortune.

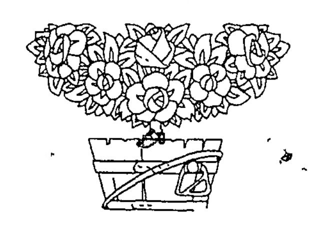
De nombreuses communautés de religieux et de religieuses y continuent les saintes traditions qui y furent implantées il y a un siècle. Mesdames et Messieurs, à l'évocation de ces merveilleux développements, n'avons-nous pas raison d'espérer pour l'avenir. Ce qui s'est accompli depuis cent ans, n'est-il pas un gage assuré des progrès

futurs? Malgré les ennuis et les persécutions auxquels nous sommes en butte, je le répète, notre race, appuyée sur un tel passé, ne pourra défaillir si nous continuons et, ce n'est qu'à ce prix, à lutter sans relâches pour la revendication de nos droits les plus chers et les plus sacrés. Si Mgr Provencher pouvait aujourd'hui secouer la poussière du tombeau où ses restes bénis reposent sous les voûtes de l'imposante cathédrale de Saint-Boniface, comme il bénirait le jour où, humble missionnaire, il fondait l'Eglise du Nord-Ouest! Mesdames et Messieurs, je termine, en caressant l'espoir que, nonobstant le peu de valeur du conférencier, j'aurai contribué quelque peu à vous faire apprécier cette grande et noble carrière.

Avec le plus illustre de nos poètes canadiens, nous vous saluons, héroïque phalange d'évêques et de missionnaires:

Humbles soldats de Dieu, sans reproche et sans crainte,
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus?

Des volontés du Ciel exécuteurs dociles,
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité . . .
Gloire à vous tous! du temps franchissant les abîmes
Vos noms environnés d'auréoles sublimes
Iront à l'immortalité.



APPRÉCIATION

"La Libre Parole" du 6 mars commentait comme il suit le travail considérable que représente la conférence de M. Cyr:

"Dimanche dernier, dans le nouveau local du club "Le Canada," M. J.-Ernest Cyr, ex-M.P. pour le comté de Provencher, a donné une magistrale conférence sur Mgr Provencher et son oeuvre. Un auditoire distingué a suivi avec une attention soutenue et souligné à diverses reprises d'applaudissements nourris, le portrait très vivant que, dans un style châtié et avec une éloquence toujours jeune, le puissant orateur qu'est M. Cyr sut tracer du noble fondateur de l'église catholique dans l'Ouest.

Avec clarté et précision, s'arrêtant parfois à des descriptions poétiques qui témoignent d'une intelligence d'élite et à des considérations pratiques qui montrent le souci qu'il a de l'avenir de la race à laquelle il appartient, M. Cyr non seulement raconta dans ses grandes lignes la vie de son héros, mais en montra la corrélation avec le développement passé et futur de l'Ouest.

Il eut des paroles de haute éloquence pour affirmer sa foi dans l'avenir de l'oeuvre établie par le premier apôtre des prairies, et des paroles particulièrement convaincantes pour recommander au cultivateur de s'attacher au sol et de fuir, comme le plus grand des malheurs, l'émigration vers les villes. Il sut peindre la noblesse de la vie des champs dans un style à la fois suave et persuasif. Son travail est un véritable hymne de reconnaissance et d'admiration à la mémoire de l'homme dont la sainteté et la ténacité furent, avant tout, responsables pour l'oeuvre merveilleuse, sous tous les rapports, qu'est l'établissement des Canadiens de langue française dans l'Ouest et de l'Eglise à laquelle ils se font gloire d'appartenir."

